

## Marina Tsvétaïeva

### Déjà les heures...

Déjà – quelle heure est-il ? –  
Les heures, qui sonnent.  
L'orbite immense,  
Le satin ruisselant de la robe...  
A peine si je vous vois,  
A peine.

Sur le perron voisin  
La lumière s'est éteinte.  
Quelque part on aime sans fin...  
Et les contours de votre visage,  
Qui sont à faire peur.

Dans la chambre, il fait sombre,  
La nuit – l'unique.  
Et le clair de lune,  
Qui perce la fenêtre creusée –  
Comme un bloc de glace.

- Vous avez cédé ? – la question jaillit.  
- Je n'ai pas lutté.  
La voix saisie de froid par la lune,  
La voix – comme d'une centaine de verstes,  
Cette voix.

Le rayon de lune, qui fait le tour du monde,  
S'est mis entre nous,  
Éclat insupportable de métal  
Des cheveux roux,  
Foncés, fous.

La roue de l'histoire s'oublie  
Dans la roue de la lune.  
Le miroir : la lune en morceaux.  
La frappe lointaine des sabots.  
Le grincement d'une charrette.

Dans la rue, la lanterne s'est éteinte,  
La roue- ralentit.  
Bientôt le coq, qui chantera  
La séparation des deux  
Jeunes femmes.

*1<sup>er</sup> novembre 1914*

## Marina Tsvétaïeva

### L'amie

#### I.

Heureuse ? – Vous ne répondrez pas ! –  
Je m'en doute ! – Et c'est tant mieux !  
Vous avez, je crois, embrassé trop de gens,  
De là cette tristesse.

Les héroïnes tragiques de Shakespeare,  
Je les vois toutes en vous.  
Jeune lady tragique, mais vous,  
Personne ne vous a sauvée.

Fatiguée, tellement, de répéter  
La rengaine d'amour : ce poids  
De fonte est éloquent –  
Sur vos bras exsangues.

Je vous aime ! – Le péché – cette nuée  
D'orage – est sur vous ! Car  
Vous êtes agressive, et brûlante,  
Et la meilleure.

Car nos vies, à nous, - sont différentes  
Dans l'obscurité des chemins,  
Et vos séductions inspirées,  
Et votre sombre destin.

Car, mon démon au front haut,  
Moi, je vous demande pardon, car  
Vous, on ne peut plus vous sauver, même  
En se déchirant au-dessus du cercueil ! –

Car ce frisson – là- se peut-il  
Qu'il ne soit, lui qu'un rêve ?-  
Car, par une délicieuse ironie,  
Vous – vous n'est pas lui.

*16 octobre 1914*

## II

Sous la caresse du plaid, de ses peluches,  
Je fais revivre le rêve d'hier. C'était  
Quoi ? – Qui fut vainqueur ? –  
- Qui fut vaincu ?

Je repense à tout, de nouveau,  
Et, à nouveau, je souffre de tout.  
Car, dans cette chose, dont j'ignore  
Le nom, y avait-il de l'amour ?

Qui était le chasseur ? – Qui, la proie ?  
Tout, diaboliquement, devient son contraire.  
Et le chat de Sibérie ronronnait – lui -,  
Oui, mais qu'est-ce qu'il comprenait ?

Dans ce duel de caractère, qui,  
Quelle main avait toujours –  
La balle ? Quel cœur – le Vôtre, ou  
Le mien, prenait son galop ?

Et, malgré tout, c'était quoi ?  
Ce que je désire tant, et repousse ?  
Je ne sais : moi, vainqueur ? –  
Moi, vaincue ?

*23 octobre 1914*

### III

Aujourd'hui, le dégel, aujourd'hui,  
Debout, près de la fenêtre, de nouveau  
Apaisée, regard dégrisé, plus encore,  
Et ma poitrine – plus libre.

Je ne sais pourquoi. Peut-être  
L'âme simplement fatiguée,  
Et sans envie de toucher  
Au crayon rebelle.

Debout, ainsi, dans le brouillard –  
Au loin du bien et du mal,  
Je tambourine d'un doigt léger  
Sur la vitre qui vibre à peine.

Ni meilleure ni pire – par l'âme,  
Que le premier venu – au hasard –  
Ou que les flaques dans lesquelles  
Le ciel répand ses perles,

Ou qu'un oiseau qui passe,  
Ou qu'un chien qui erre, ou,  
Même, qu'une chanteuse pauvre  
Qui ne m'a pas fait pleurer.

Déjà, mon âme a retrouvé  
L'art subtil de l'oubli.  
Dégel, aujourd'hui, dans l'âme,  
Pour le vaste sentiment.

*24 octobre 1914*

#### IV

Vous aviez la flemme de vous habiller, et  
Vous aviez la flemme de quitter les fauteuils.  
- Mais chacun de vos jours à venir  
Serait gai de ma gaîté.

Vous n'aimiez surtout pas sortir  
Si tard, dans la nuit, dans le froid.  
- Mais chacune de vos heures à venir  
Serait jeune de ma gaîté.

Vous l'avez fait sans penser à mal,  
Innocemment, irrémédiablement.  
- J'étais votre jeunesse,  
Qui passe.

*25 octobre 1914*

V

Par la Bolchaïa Loubianka, ce soir,  
Après sept heures, d'un trait – une balle,  
Une boule de neige -, le traîneau,  
Vers on ne sait où, en coup de vent.

Le rire était déjà loin...  
Je suis restée, là, regard gelé :  
La fourrure rousse de cheveux, et  
L'autre, de haute taille, à ses côtés !

Vous étiez avec une autre, avec elle,  
Déjà, vous conduisiez ce traîneau, -  
Avec une bien-aimée, chérie, -  
Bien-aimée – plus que moi.

- Oh, je n'en puis plus, j'étoffe ! -\*  
Vous lanciez à pleine voix, -  
La serrant d'un geste large  
Dans la couverture de fourrure.

Il est gai, - le monde, et la soirée folle !  
Vos achats tombaient du manchon...  
Ainsi, Vous, à toutes brides, dans la neige,  
Regard sur regard, pelisse sur pelisse.

Une très violente révolte, - et  
La neige tombait toute blanche.  
Et deux secondes environ, - pas plus –  
Je vous ai suivie du regard.

Et je caressais le long poil  
De ma pelisse – sans colère.  
Votre petit Kay est gelé,  
Oh, reine des neiges.\*\*

\* *En français dans le texte*

\*\* *Allusion au conte d'Andersen.*

26 octobre 1914

## VI

La nuit, au-dessus du marc de café,  
Elle regarde vers l'Est et pleure.  
Sa bouche, innocente mais épanouie,  
Comme une fleur monstrueuse.

Bientôt la lune – jeune, mince –  
Remplacera l'aurore vermeille. Et  
Combien de peignes je t'offrirai,  
A toi, et combien de bagues !

Entre les branches, la jeune lune  
N'a pu préserver personne. Et  
Combien de bracelets je t'offrirai, et  
De chaînes, et de boucles d'oreilles !

Et combien brillent, au-dessous de la lourde  
Crinière, les prunelles éblouissantes !  
Tes compagnons sont jaloux ? –  
Les pur-sang, eux, sont légers !

*6 décembre 1914*

## VII

Car elle scintillait gaiement, la neige, et  
La fourrure de zibeline – la mienne, et la vôtre,  
- Grise, et sur le marché nous cherchions des rubans  
Aux couleurs les plus vives, pour la Noël...

Car j'ai trop mangé – six !-  
De ces gaufrettes roses et peu sucrées –  
Car j'étais émue, en votre honneur,  
Devant tous ces petits chevaux roux.

Car elles essayaient de nous vendre des chiffons –  
Au nom de Dieu, ces blouses rousses comme des voiles,  
Car elles étaient ébahies par les bizarres  
Demoselles de Moscou, ces paysannes naïves.

Car nous sommes entrées dans la cathédrale,  
Sans entrain, à l'heure où chacun s'en va,  
Et votre regard s'est attardé  
Sur l'icône ancienne de la Vierge.

Car il était paisible et mince  
Ce visage aux yeux moroses,  
Dans sa niche aux amours replètes  
Du temps d'Elisabeth, l'impératrice.

Car vous avez lâché ma main  
Et vous avez dit : « Je la veux »,  
Avec quel soin vous avez placé  
Dans le chandelier – un cierge jaune...

- Oh, votre main mondaine, avec sa bague  
D'opale ! – Oh, toute mon infortune ! –  
Et je vous ai promis, l'icône,  
De la voler, cette nuit même...

Car nous sommes arrivées – un régiment  
De soldats ! – dans cet hôtel du monastère,  
- Le son des cloches, et le crépuscule -  
Bienheureuses, comme pour un jour de fête.

Car je vous jurais de devenir – de plus  
En plus belle en vieillissant – et je jetais du sel,  
Car, par trois fois, de ma réussite – j'ai sorti  
Le roi de cœur – et vous étiez furieuse ! –

Car vous avez entouré ma tête  
Et caressé chacune de mes boucles,



Marina Tsvétaïeva, Sophia Parnok, « *Sans lui* », poèmes des années 1920  
traduits par Henri Deluy, publiés par les Editions Fourbis, 1994. Épuisé.

---

Car la fleur de Votre broche en émail  
Me faisait froid sur les lèvres.

Car je promenais ma joue endormie  
Sous vos doigts effilés, et  
Vous vous moquiez et vous me traitiez  
De garçon et vous m'aimiez, telle que j'étais...

*Décembre 1914*

## VIII

Dressé, librement, le cou,  
Comme une jeune plante. Qui  
Dira le nom, qui – l'âge, qui  
- Le pays natal, qui – le siècle ?

Il est incertain et faible  
Le repli des lèvres pâles,  
Mais éblouissante la bosse  
Du front beethovenien.

L'ovale discret est pur  
Jusqu'à l'attendrissement.  
La main – porterait bien le fouet,  
Et – dans l'argent – une opale.

La main, digne d'un archet,  
Noyée dans les soies,  
Une main incomparable,  
Une belle main.

*10 janvier 1915*

## IX

Tu passes ton chemin, - et  
Je ne prends pas ta main. Mais  
L'angoisse en moi : trop éternelle  
Pour que tu sois n'importe qui.

Et mon cœur aussitôt : « Ma chérie » !  
J'ai tout pardonné – au hasard-,  
Sans rien savoir – même pas ton nom !-  
Aime-moi, ô, aime-moi !

Je le vois à tes lèvres – sinueuses –  
A leur arrogance superbe,  
A l'avancée lourde des sourcils,  
Ce cœur, on le prend – d'assaut !

Ta robe – noire carapace de soie,  
Ta voix, un peu rauque, à la tzigane,  
J'ai mal tant j'aime tout en toi  
Et même que tu ne sois pas une beauté.

Beauté, qu'un seul été ne fanera pas,  
Tu n'es pas une fleur – une tige d'acier  
Mauvaise, plus qu'un mauvais, plus acérée,  
Que l'acéré – et dans quelle île cueillie ?

Que tu te joues d'un éventail ou d'une canne, -  
Dans chacune de tes veines, et dans tes os,  
Dans la forme même de chaque doigt mauvais, - :  
Tendresse de femme, impertinence de garçon.

Par chaque moquerie parée d'un vers,  
J'ouvre – pour toi et pour le monde, tout  
Ce qui pour nous en toi se prépare,  
Inconnue au front de Beethoven.

*14 janvier 1915*

X

Ce parfum – le White Rose\* - et le thé  
Et les statuettes de Sèvres,  
Au-dessus du foyer de la cheminée,  
Comment ne pas s'en souvenir...

Nous étions – moi, robe bouffante  
De brocart à peine dorée, vous-  
Dans cette veste noire de tricot  
Avec les ailes du col.

Je me souviens : votre entrée, et  
Votre visage – sans couleur, l'arrêt  
Sur le seuil, un doigt entre les dents,  
La tête inclinée, légèrement.

Et votre front ambitieux  
Sous la masse du casque roux,  
Ni femme, ni garçon, mais  
Quelque chose de plus fort que moi.

D'un mouvement incontrôlé,  
Je me suis levée, on nous a entourées.  
Et quelqu'un, le ton badin : « Faites  
Donc connaissance, messieurs, dames ».

D'un long mouvement, vous avez mis  
Votre main dans ma main, et,  
Tendrement, cette partie glacée  
S'est attardée entre mes doigts.

A demi couchées dans un fauteuil,  
Je tournais une bague sur mon doigt.  
Je regardais de côté et goûtais  
Par avance une altercation.

Vous avez pris une cigarette,  
Moi, j'ai frotté une allumette,  
Sans savoir ce que je ferais  
Si vous me regardiez en face ;

Je me souviens – au-dessus du vase bleu –  
Du tintement de nos verres...  
« Oh, soyez mon Oreste ! » et  
Je vous donnais une fleur.

Cet éclair de vos yeux gris, et  
Vous avez sorti du sac de daim

Marina Tsvétaïeva, Sophia Parnok, « *Sans lui* », poèmes des années 1920 traduits par Henri Deluy, publiés par les Editions Fourbis, 1994. Épuisé.

---

Noir, d'un geste long, un mouchoir,  
Et vous l'avez laissé tomber.

\* *Parfum très à la mode dans les années 20.*

*28 janvier 1915*

## XI

Tous les yeux sont ardents – sous le soleil,  
Chaque jour est un jour différent.  
Je te le dis pour le cas  
Où je te tromperais : quelles

Que soient les lèvres  
Que j’embrasse, à l’heure d’amour,  
A la mi-nuit noire, à qui que ce soit  
Que je jure furieusement de vivre

Comme une mère à son enfant,  
Comme fleurit une fleur,  
Sans jamais promener mon regard  
Sur qui que ce soit d’autre...

Tu vois, cette petite croix en cyprès ?  
Car – tu la connais-, tout  
S’éveillera – à ton premier signe –  
Sous ma fenêtre.

*22 février 1915*

## XII

Les collines des environs de Moscou sont bleues,  
Poussière et goudron – dans l'air à peine tiède.  
Tout le jour je dors et je ris tout le jour, - je suis,  
Probablement, en train de guérir de l'hiver...

Je rentre chez moi le plus doucement possible :  
Je ne regrette pas – les poèmes non-écrits !  
Le bruit des roues et les amandes grillées  
Me sont plus chers que tous les quatrains.

Ma tête est vide, et c'est charmant :  
Le cœur- lui – est trop plein !  
Mes jours sont de petites vagues  
Que je regarde du port.

De trop tendres regards  
Dans l'air tendre à peine tiède,  
A peine guérie de l'hiver, déjà  
Je suis malade de l'été.

*13 mars 1915*

### XIII

J'ai aimé tes mains, ces mains  
Autoritaires, je le répèterai  
Vers la fin de notre amour,  
A la veille de la séparation,

Et tes yeux – qui n'offrent pas  
Leur regard à n'importe qui –  
Et qui demandent raison  
Pour un regard fortuit.

Toi, tout entière, et ta passion  
Trois fois damnée – Dieu la voit !-  
Toi, qui exiges réparation  
Pour un soupir fortuit.

Fatiguée encore, je dirai :  
- Ne te presse pas d'écouter ! -  
Ton âme s'est posée  
En travers de mon âme.

Et je te dirai encore :  
- Qu'importe – c'est la veille ! -  
Cette bouche était jeune  
Avant tes baisers.

Et ce regard hardi et clair,  
Avant ton regard, et ce cœur  
- Avait cinq ans... Heureux  
Qui n'a pas croisé ton chemin.

*28 avril 1915*



#### XIV

Il est des noms comme des fleurs étouffantes,  
Il est des regards comme des flammes dansantes...  
Il est des bouches sombres et ondoyantes,  
Avec des coins profonds et humides.

Il est des femmes. – Leurs cheveux, un casque,  
Leur éventail répand une odeur fine et funeste.  
Elles ont trente ans. – A quoi bon, à quoi bon  
Vouloir mon âme d'enfant spartiate ?

*Ascension 1915*

XV

Je veux le demander au miroir :  
Où donc tout n'est-il que brouillard,  
Sommeil brumeux-,  
Où votre chemin,  
Où votre refuge ?

Je vois : les mâts d'un bateau,  
Et vous sur le pont... Vous –  
Dans la fumée des trains... Et des champs  
Pris dans la plainte du soir.

Des champs, le soir sous la rosée,  
Et au-dessus – des corbeaux...  
- Je vous bénis et vous laisse  
Libre comme l'air !

*9 mai 1915*

## XVI

Tu aimas, dans la première,  
Cette beauté supérieure,  
Les boucles couleur de henné,  
L'appel plaintif de la zourna\*  
Et sous le cheval – le bruit du silex,  
Et l'élan du saut – au bas du cheval,  
Et – dans le grain des pierres fines –  
Deux navettes et l'arabesque.

Et dans l'autre – une deuxième –  
L'étroit sourcil arqué,  
Les tapis de soie rose  
De Boukhara, et  
Les anneaux, partout sous la main,  
Le grain de beauté sur la joue,  
Le hâle éternel sous les dentelles  
De soie, et Londres, la nuit.

Et tu aimas la troisième  
Pour autre chose encore...

Que restera-t-il de moi,  
Dans ton cœur, voyageuse ?

*\* Instrument de musique très répandu en Orient.*

*14 juillet 1915*

## XVII

N'oubliez pas : un seul cheveu de ma tête  
M'est plus cher que toutes les têtes.  
Allez-vous en... - Vous aussi,  
Et vous, - et vous aussi.

Cessez de m'aimer, tous, cessez de m'aimer !  
Ne me guettez plus, le matin !  
Que je puisse sortir calmement  
Et prendre l'air.

*6 mai 1915*

**Sophia Parnok,  
Poèmes**

**Sonnet**

Tu rejetais ta poupée souriante,  
Tu regardais les jeux des garçons.  
Du berceau tout droit sur les chevaux  
Et le surplus de ta fureur l'emportait.

Les années passées n'ont pas obscurci de leur ombre  
Mauvaise les accès avides de l'ambition,  
Dans ton âme, - et je lui suffis peu,  
Bettina Arnim et Marina Mnichek !\*

Je regarde la cendre et le feu de tes boucles,  
Tes mains, plus généreuses que celles des rois, -  
Et je n'ai pas de couleurs sur ma palette !

Toi, qui marches vers ton destin,  
Quel soleil se lève qui serait ton égal,  
Où est ton Goethe, où est ton faux-Dimitri ?\*

*\* Personnage historique, voir dans Boris Godounov de Pouchkine,  
héroïne et héros d'un roman d'amour, sur fond de complot, de violence  
et de mort.*

1915

La mère de Dieu et le Divin Enfant  
Regardent à nouveau avec leurs yeux aveugles.  
Odeur d'encens, d'huile et de cire.  
L'église s'emplit de lamentations douces.  
Les cierges fondent dans le poing engourdi  
Et ferme des jeunes saintes nitouches.

Ah, loin de la mort, emmène-moi, -toi,  
Dont les bras bronzés sont frais, toi,  
Passante, devant moi, et qui m'a provoquée,  
On entend l'orage, n'est-ce pas, et le vent  
Des rivages, dans ton nom audacieux,  
Oh, Marina, homonyme de la mer.

*1916*

### **Nuit blanche**

Ce n'est pas le ciel – mais une coupole vide  
Par-dessus la blancheur nue des maisons,  
Comme si quelqu'un d'indifférent avait  
Enlevé le voile sur les choses et les visages.

Et les ténèbres – comme l'ombre de la lumière,  
Et la lumière – comme le reflet des ténèbres.  
C'était le jour ? C'était la nuit ?  
N'est-ce pas le rêve d'un autre que je vois ?

J'embrasse tout d'un regard clair et comme  
Elle est douce ma quiétude, curieusement,  
Et je regarde ta bouche et ce cachet  
De baisers qui ne sont pas les miens.

Faussement-tendre, faussement-égal,  
Ton regard, sous les paupières fatiguées –  
Qu'importe, - l'homme peut-il être  
Coupable au-dessous du ciel !

*Poèmes, 1916*

Les soirs flottent, comme la brume bleue des monts vers les lacs.  
Je ne pense ni à demain, ni à demain, ni à hier. Les jours :  
- Des rêves. Les jours : - des rêves. Pensées plus dociles à l'inconscient

Solitaire, seul le solitaire est à deux avec l'univers de Dieu.  
Dans mon cœur, j'écoute la vie secrète, partout présente, -  
Les racines des fleurs épanouies ne sont-elles pas dans mon cœur ?

Les cœurs peuvent-ils ne pas battre dans la totale harmonie,  
Et l'élan des volontés – ne pas être un rêve ? L'unique couronne tout  
Et, au-dessus de tout ce qui vit s'étend l'océan céleste.

*Poèmes, 1916*



La lumière est lumineuse aujourd'hui !  
Ils sont vivants les ruisseaux vivants !  
Aujourd'hui, pour la première fois, c'est  
Le printemps, le monde n'a pas d'âge.

Et c'est la pousse, c'est la tige,  
Vraiment, à l'origine même ;  
Comme au jour Divin de la création,  
Quand la terre fleurit.

A tous les oiseaux, aux animaux,  
Et à moi-même, perdue au milieu,  
Adam donne un nom – mais  
A l'épouse, pas à la femme.

Ni la sainteté, ni le péché !  
Le souffle, en moi, comme en tout,  
L'agitation souterraine du poème  
Qui s'apprête à monter.

*Poèmes, 1916*

J'aime, dans les romans, tout le somptueux, le fatal !  
Le rire infernal des héroïnes et la lame empoisonnée...  
Et que nous soyons, toujours deux, dans nos récits,  
Serrés l'un contre l'autre, moi seule et toi seul.

Qu'il est mystérieux le héros, romantiquement maigre,  
Avec ses joues pâles et languissantes, les sourcils sévères écartés,  
Est-il un mystère plus ennuyeux que le nôtre, et plus simple :  
Une âme qui ne s'unit pas avec l'âme qu'elle aime.

*Poèmes, 1916*

Où est la mer ? Où est le ciel ? En haut ? En bas ?  
Je te mène sur le ciel ? Ou sur la mer ?  
Ma chérie ?

Marée basse. Nous voguons, la rame silencieuse,  
Comme si l'azur, en reculant, nous avait emmenées  
Loin de la côte.

C'était l'heure – ou pas ? – La chapelle, un cercueil,  
Le front ennobli par le calme, -  
Lointaine, l'heure, étrangement !

La mémoire est ensevelie sous les feuilles...  
Le vent et tes boucles défaites balbutient  
De joie !

1916

Les cigognes s'envolent vers le sud.  
Je pars pour un long voyage.  
L'amie, où la rencontrer.  
La Dame fatale ?

De soie bruyante, l'armure sonnante ?  
En cab, dans la splendeur des carrosses ?  
Où es-tu, nuit des cils, sous l'envol  
De ses sourcils ?

Peut-être foules-tu, de tes violents talons  
Les boulevards de minuit ?  
Peut-être une coiffe de nonne cache-t-elle  
Tes boucles ferventes ?

Je m'approche du théâtre, et dans le silence  
Des murs d'église – je ne cherche  
Ni Iseult, ni Cléopâtre,  
Ni Manon, ni Carmen.

1916

C'est l'heure. Que portes-tu  
Aux dieux féroces  
Moissonneur négligent ?

L'épi vide trahira  
A quel point tu étais  
Pauvre de larmes.

Et les roses diront : il n'a pas,  
Pour nous, voulu donner  
La moindre goutte de sang.

Les dieux, rien qu'un soupir,  
Voilà, et – poussière  
Pour toute récolte.

*Cep (Vigne), 1922*

Ma vie ! Tranche de pain fade,  
Exploit sans miracle !  
Corps incorporel – me voilà  
Avec une muse sourde-muette...

Cela valait-il la peine de moudre  
Tant de grains de feu pour que  
Ma tranche de pain quotidienne  
Soit si noire, si misérable ?

Seigneur ! Perdre son âme...  
Quel bonheur... Echanger  
Le vin de l'Eucharistie  
Contre le vin de Castille.

*Musique, Moscou, 1926*

A chacun son heure et l'envol  
Au fond de chacun le germe de création,  
Et qu'aux yeux clairvoyants  
Jamais l'envie ne cache la beauté.

Que le don le meilleur ne te vienne pas  
De la muse ingrate et changeante,-  
Aime chez les autres la merveilleuse ardeur  
Et ne conclue pas d'alliance avec la jalousie.

*1926*

Pas de compagnon au cœur violent :  
Je n'ai pas d'ami. Je ne vais pas  
A la maison, je ne sors pas  
De la maison : je n'ai pas de maison.

Je vais sous l'orage et l'arc-en-ciel  
Sur la grande terre,  
Et ne peux me réjouir assez de ma tristesse  
Sur la grande terre.

*1926*



Comme ensevelie sous la neige,  
J'entends ton appel impuissant,  
Toujours plus lointain, toujours plus bas,  
Et je ne peux pas répondre.

Mais ne pleure pas, ne te lamente pas,  
Pas d'office des morts pour ton amour.  
Je ne sais où, quelque part mon amie(e)\*

A cette heure douce où l'obscurité  
Bleu-clair envahit la terre,  
Comme une hôtesse étrangère, peut-être,  
Je viendrai me promener avec toi.

Je m'attristerai sur cette vie, ici,  
Et ne pourrai me souvenir sans larmes  
De cette maison et de cet abri pour les oiseaux  
Dont la découpe dans les bouleaux nous attendrit.

\* « *Moi droug* », en russe peut signifier « *mon ami* » ou « *mon amie* ».

*A mi-voix, poèmes des années 1926/1927, Moscou 1928*

Je te remercie, mon amie,  
Pour ta respiration légère,  
La tendresse des mains qui somnolent  
Et le chuchotement des lèvres

Somnolentes, pour ces tempes creuses,  
Pour l'arc de tes sourcils, et  
Pour cette absence d'angoisse,  
En toi, devant mon sang sauvage.

Pour la paume de ta main posée  
Sur ma poitrine comme un médaillon,  
Pour ce feu qui s'est mis à couler  
Lentement, dans mes veines tendues.

Pour ce regard redevenu clair,  
Tourné vers ton visage, et  
Pour ce que toi, mon ange, - tu es Toi,  
Et que tu es auprès de moi.

*A mi-voix, 1928*

Ma journée sur la terre touche à sa fin.  
J'attends le soir, sans effroi.  
Et le passé devant moi  
Déjà ne jette plus son ombre.

Cette ombre, longue, qu'à la différence  
De toutes les ombres, les autres,  
Dans notre langage embarrassé,  
Nous appelons notre avenir.

*A mi-voix, 1928*

Blotties, ensemble, dans un fauteuil, -  
Moi et mon angoisse- dans le noir.  
Nous serions morts depuis longtemps  
Mais le temps manque pour mourir.  
Et personne à qui se plaindre,  
Personne à qui reprocher  
De ne pas avoir le temps –  
  de vivre,  
De ne pas avoir le temps –  
  d'aimer,  
Et de ne pas avoir le temps- de mourir,  
Et du désespoir de l'homme  
Et des coups d'épée dans l'eau,  
Et le balancier n'en peut plus  
De se balancer jour et nuit.

*A mi-voix, 1928*

Voilà, on s'est quitté, près de la porte...  
Pour que tout soit comme scellé –  
L'oiseau, ce jour-là, ne fait pas son nid  
Et la jeune fille, car c'est l'Annonciation,  
Ce jour-là, ne fait pas sa tresse.

Et les pécheurs, en enfer, ce jour-là,  
N'ont pas plus chaud qu'en Sicile,  
Voilà, je ne suis plus, ce jour-là,  
Dirigée par la Muse, - l'une  
De l'autre, nous nous sommes séparées.

A mi-voix, 1928